

Les chemins du cynisme

Bernard-Henri Lévy entre en littérature

L'entrée en littérature de Bernard-Henri Lévy avec un premier roman épais de cinq cents pages donne l'impression que l'ancien « nouveau philosophe » aurait inventé le moyen d'être à la fenêtre et de se regarder passer en même temps.

Paraphrasant Clausewitz qui affirme que la guerre est la politique continuée par d'autres moyens, B.H. Lévy ne cherche pas à dissimuler que son roman est la continuation par d'autres moyens de ses livres précédents et, plus précisément, de *L'Idéologie française*. C'est dire les limites d'une « création » entreprise avec l'intention explicite d'illustrer l'image désabusée d'une France hypnotisée par des extrêmes convergents et prétendument diminuée par une longue tradition rationaliste : celle des *Lumières*.

B.-H. Lévy imagine Benjamin C., le héros du « *Diabole en tête* » (1), comme on invente son double. « *Un de ces êtres noirs, marqués et comme élus à rebours, que l'on dirait placés au point de rencontre des forces les plus troubles de leur époque* », annonce le narrateur dès les premières lignes de son roman. Son ambition est de montrer à son lecteur qu'« *au bout de ce visage* » se dessine « *le siècle* ».

Le siècle commence donc, pour les besoins de la cause, par la naissance de Benjamin en 1942. Année noire. Le journal de Mathilde, sa mère, s'ouvre sur le récit de l'accouchement. Edouard, son père, trafique avec l'occupant. Le marchand de étoiles fournit le drap des toiles jaunes avant de voler au secours de la croisade antibolchévique en s'engageant sur le « *Front de l'Est* ». Surgi de l'autre camp — celui des patriotes — l'ami Jean prend la place dans le lit de

Mathilde. Après la Libération, Edouard est fusillé et l'« *oncle* » Jean, sorti de l'ombre, devient vite un politicien « *établi* » et un beau-père respecté.

L'enfant de ce siècle se croit fils de héros. La figure de ses deux pères est en réalité l'incarnation de l'ambiguïté chère à Bernard-Henri Lévy. Micollabo, mi-résistant. Chacun à mi-chemin entre l'homme d'honneur et le politicien prêt à toutes les concessions...

Le résultat — fiction oblige — est heureusement moins lassant que les pamphlets haineux auxquels nous avait habitués B.-H. Lévy. Il faut dire ici que le procédé littéraire qui casse la linéarité du récit en introduisant des points de vue différents sur des époques successives de la vie du héros, s'il n'a pas le mérite de l'originalité, y est pour beaucoup. Au journal de Mathilde, interrompu par un cancer en 1954, succède l'interrogatoire de l'oncle Jean retrouvé trente ans après par l'auteur. La période 1964-1974 est « *couverte* » par les lettres de Marie, une jeune juive alsacienne « *montée* » à Paris pour étudier et connaître — au sens biblique du terme — l'insaisissable Benjamin. La quatrième partie du roman est constituée par le témoignage d'une sorte de Méphisto nommé Paradis qui achève la conversion de Benjamin en « *possédé* » de son siècle.

Didactisme

Cette circulation des points de vue qui précède la noire confession du héros — écrite à la diable — relance heureusement l'intérêt du lecteur.

Sans ce truc littéraire, l'accumula-

tion, en une seule vie et pour une seule conscience (celle de Benjamin) des déchirures provoquées dans la jeunesse française par la guerre d'Algérie, les événements de mai 68, le devenir des gauchistes, le développement du terrorisme en Italie, le martyre de Beyrouth, eût été par trop didactique et absolument insupportable. On touche ici ce qui manque à la vie de Benjamin, tour à tour beau, séducteur, vulnérable, arriviste, voyou et malfrat.

A la fin de l'envoi, ni le siècle ni l'histoire ne sont au rendez-vous. Ne s'érige pas en Jean-Paul Sartre romancier, auteur des *Chemins de la liberté*, n'importe quel théoricien. Les idées de B.-H. Lévy sont sans doute trop « *conjoncturelles* » pour nourrir la longue durée d'une épopée romanesque à la manière des Thibault de Roger Martin du Gard ou même de « *La Famille Bousardel* » de Philippe Hériat.

Le prénom du héros est choisi comme un hommage à ce grand bourgeois, d'abord libéral, conservateur sur le tard, que fut Benjamin Constant. Ce théoricien des religions collabora à toutes sortes de gouvernements entre le Directoire et la Monarchie de Juillet. Il paraît toutefois que l'auteur d'Adolphe préférerait contempler sa vie plutôt que la vivre.

Cette jubilation intérieure — on le sent — fait défaut au Benjamin de B.-H. Lévy. Que trouver en effet, hormis naïveté ou cynisme, dans cet « *enfantin bonheur* » éprouvé par le double de Benjamin, « *de se sentir, tels les généraux de Napoléon, célèbre avant trente ans* » (p. 342).

Cynique aussi cette profession de foi qu'on croirait à tort de notre siècle, selon laquelle « *le nerf de la guerre, le capital le plus précieux, celui dont il faut s'assurer avant de démarrer, ce sont... les médias ! pour quoi les médias ? Parce que c'est d'eux que tout dépend. Que ce sont eux qui, par la publicité qu'ils décident de donner ou non à une action, lui permettent ou non d'être* » (p. 393). Dans ces conditions, B.-H. Lévy doit être comblé. Complaisamment médiatisé, il ne doit pas douter de son existence de romancier.

Il y a là pourtant une logique du tintamarre qui rend bien difficile la lecture sereine de son « *Diabole en tête* ». On ne peut s'empêcher de se demander ce qui, dans ce roman, a suffisamment de force pour exister de soi-même. Le héros et l'auteur ont en commun de recevoir leur consistance du regard que d'autres portent sur eux.

ARNAUD SPIRE